

Une vision transformatrice

Développer une vision chrétienne du monde

Brian J. Walsh
et J. Richard Middleton

Avant-propos de Nicholas Wolterstorff



230, rue Lupien, Trois-Rivières (Québec)
G8T 6W4 Canada

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	ix
Introduction.	xi

PREMIÈRE PARTIE :

Une définition des visions du monde

Chapitre 1 : La culture et les visions du monde	3
Chapitre 2 : L'analyse des visions du monde	27

DEUXIÈME PARTIE :

La vision du monde selon l'Écriture

Chapitre 3 : Le fondement : la Création	43
Chapitre 4 : Le problème : la Chute	71
Chapitre 5 : La Rédemption et le renouvellement	87

TROISIÈME PARTIE :

La vision du monde moderne

Chapitre 6 : Le problème du dualisme	117
Chapitre 7 : Le développement du dualisme	119
Chapitre 8 : L'émergence de la vision sécularisée du monde	155
Chapitre 9 : Les dieux de notre temps	177

QUATRIÈME PARTIE :

La vision du monde biblique en action

Chapitre 10 : Une solution culturelle chrétienne	205
Chapitre 11 : Les visions du monde et la réflexion universitaire	225
Chapitre 12 : Un cadre de pensée philosophique chrétien	241

PREMIERE PARTIE

**UNE DEFINITION
DES VISIONS
DU MONDE**

CHAPITRE 1

LA CULTURE ET LES VISIONS DU MONDE

Anthony s'assied à la table du café et nous parle, longtemps. Nous comprenons bien son problème, mais nous ne parvenons pas vraiment à communiquer avec lui, à franchir le fossé qui nous sépare de sa conception des choses et de la vie, de sa vision du monde*...

Anthony était venu au Canada pour faire des études commerciales ; il voulait se lancer dans les affaires à Singapour, son pays d'origine, où l'attendait une jeune fille qu'il devait épouser à son retour et qu'il connaissait depuis quelques années. Ils n'étaient pas officiellement fiancés, mais, vu la culture dans laquelle ils vivaient, il était évident qu'ils se marieraient.

* Ndt. L'expression «vision du monde» est utilisée dans tout l'ouvrage dans son sens technique, philosophique. Toutefois, pour des raisons de style, nous ne parlerons pas de la vision du monde chrétienne (japonaise...) mais de la vision chrétienne du monde.

Mais un événement important survint. Durant sa deuxième année de séjour au Canada, Anthony devint chrétien au contact d'un groupe d'étude biblique qui se réunissait sur le campus universitaire. Sa vie personnelle en fut transformée et il découvrit des richesses qu'il n'avait jamais soupçonnées. Et, comme cela se produit souvent pendant les temps de bouleversement et de croissance spirituelle, les projets d'Anthony changèrent. Il se rendit compte qu'il n'aimait pas réellement celle qui lui était destinée à Singapour et le lui écrivit avec tact. Puis il rentra chez lui pour rompre définitivement.

Au café, Anthony nous raconte son histoire et nous sommes frappés par cette grande intégrité morale qui caractérisait ce qu'il avait fait et la manière dont il avait agi. Cependant, depuis son retour de Singapour, Anthony est déprimé. Depuis qu'il a rompu, sa famille le rejette : « Tu es pire qu'un animal », lui avait dit son père, « même les animaux ont de la reconnaissance ! »

Aux yeux de ses parents et de la jeune fille, Anthony avait commis un péché impardonnable. Il avait été déloyal envers celle à laquelle il avait été « fiancé ». Or, dans la culture d'Anthony, la loyauté est une des valeurs morales les plus importantes.

Cette histoire illustre, de façon pénible, combien les différentes visions du monde influent sur la manière dont les hommes perçoivent la réalité. La famille d'Anthony considérait cette rupture d'une façon totalement différente de la nôtre. Nous, nous admirions l'intégrité morale d'Anthony, qui refusait de fuir une situation pénible malgré les milliers de kilomètres qui le séparaient de Singapour. A nos yeux, il avait agi avec beaucoup de tact et de compréhension à l'égard de son amie.

Les parents d'Anthony avaient peut-être remarqué les qualités morales de leur fils, mais ils ne pouvaient en tenir

compte, car ils voyaient avant tout dans l'attitude de leur fils un manque de loyauté et de reconnaissance.

Ainsi, deux façons de voir les choses, deux visions du monde, s'opposaient. La difficulté était d'autant plus grande pour Anthony qu'il devait choisir entre ces deux visions du monde. A notre avis, la conversion d'une personne à Jésus-Christ n'élimine pas instantanément tout ce que celle-ci a reçu pendant des années. Anthony savait qu'en tant que chrétien ses actes étaient droits et inspirés par l'amour, mais les reproches de ses parents touchaient encore profondément son cœur d'Oriental. Son père n'avait-il pas raison de le traiter de scélérat ?

A cause de cette lutte entre deux visions du monde, de cette tension profondément spirituelle, Anthony connut une dépression qui dura plusieurs mois. Il était délicat pour nous, ses amis chrétiens, de le soutenir dans cette lutte intérieure. Essayer de renforcer l'estime qu'il avait de lui-même en soulignant la valeur qu'il avait aux yeux du Seigneur et de ses frères et sœurs en Jésus-Christ, était à nos yeux ce qu'il y avait de mieux à faire...

Ce livre est une réflexion sur les visions du monde. On comprend mieux celles-ci lorsqu'on voit comment elles s'incarnent et s'expriment dans la vie concrète. Les visions du monde ne sont pas des systèmes de pensée aussi élaborés que les théologies ou les philosophies. Ce sont plutôt des cadres de perception des choses, des façons de voir la réalité. Pour comprendre ce que les gens voient, ou comment ils le voient, il faut observer leur façon d'agir et de vivre. S'ils se heurtent à certains objets ou trébuchent sur d'autres, on peut supposer qu'ils ne les voient pas. Et, leurs yeux peuvent non seulement voir certaines choses mais encore s'y arrêter et les contempler.

Deux exemples illustreront ce que nous venons de dire.

Nous comparerons l'éducation des enfants au Japon et au Canada, puis deux conceptions opposées de la terre, celle de la culture dominante en Amérique du Nord et celle, plus ancienne, des Indiens.

Le bain des bébés

En 1959, l'anthropologue Margaret Mead a participé à la production d'un film s'intitulant *The Four Families*.¹ Ce film retrace une journée de la vie de quatre familles originaires de quatre cultures et de quatre pays différents : l'Inde, la France, le Japon et le Canada. Toutes ces familles sont paysannes et ont un statut social à peu près équivalent. Le contraste entre les familles canadienne et japonaise est instructif.

La famille japonaise est étendue et inclut les grands-parents paternels qui vivent dans la famille du fils aîné. Le bébé passe la plupart de son temps sur le dos de sa grand-mère, phénomène que l'on retrouve souvent dans les communautés orientales des grandes villes du monde occidental. Dans le film, c'est l'avis des grands-parents qui fait autorité. La sagesse de la grand-mère joue un rôle important dans l'éducation des enfants. En fait, Margaret Mead note que la bru est dominée par sa belle-mère. Lorsque l'heure du bain arrive, la mère tend son enfant à la grand-mère qui est dans un grand bain ; celle-ci tient le bébé contre son corps et le lave. Et sur l'eau flottent des rondelles de citron qui éloignent tout mal.

Dans la maison, on trouve des autels shintoïstes et bouddhiques devant lesquels les adultes accomplissent de

1. *The Four Families*, National Film Board, 1959 (scénario et production : Ian McNeil).

brefs rites religieux et prient les mânes de leurs ancêtres. Les enfants partagent des jouets réalisés avec art, mais ces jouets n'appartiennent à aucun d'entre eux. A la fin du film, un Japonais dit comment s'effectue la socialisation des enfants japonais, et souligne que celle-ci vise à les rendre dociles, doux, obéissants, soumis et dépendants.

Passons à la famille canadienne. Ce qui frappe immédiatement, c'est que dans cette famille nucléaire on encourage les enfants à devenir autonomes, indépendants et sûrs d'eux-mêmes. Chaque enfant a ses propres jouets et on lui apprend à respecter les droits de propriété des autres. Lorsqu'un enfant (un garçon) se mord la langue pendant le repas, on lui demande d'arrêter de pleurnicher. Par ailleurs, avant de manger, ce n'est pas l'un des parents mais un des enfants qui rend grâces.

La façon dont se déroule le bain du bébé est très instructive. Les choses s'opèrent avec une grande efficacité. On accomplit presque un acte médical lorsqu'on nettoie, non sans difficulté, les oreilles et le nez du bébé avec un coton-tige. Au lieu de jouir de la présence de l'un de ses parents, l'enfant est seul dans sa baignoire. La maman se « bat » avec son bébé pour se saisir du gant de toilette et Margaret Mead d'en conclure : « A nouveau, on voit que l'accent est mis sur l'indépendance, l'assurance et le développement de la volonté personnelle de l'enfant ». Alors que l'enfant japonais — français ou indien — est nourri au sein et qu'on le couche en lui chantant une berceuse, le bébé canadien a été sevré très tôt ; au moment d'aller au lit, on lui donne le biberon et on le couche. On éteint la lumière, on ferme la porte et on ne lui chante rien.

Bien sûr, toutes les familles japonaises et canadiennes ne vivent pas exactement comme le montre ce film. Mais, soulignons-le, ce film date d'une époque où la culture traditionnelle jouait un rôle plus important que de nos jours dans

la société japonaise ; et qu'il a été tourné alors que le livre de Benjamin Spock *Baby and Child Care* était la bible de nombreuses jeunes familles du *baby-boom* en Amérique du Nord. Pourtant, le mode de vie de ces deux familles met en lumière les différences qui existent entre les cultures japonaise et canadienne.

Lorsqu'on tente de comprendre une culture, on a affaire à de nombreuses pièces d'un puzzle. On peut s'arrêter aux différentes institutions qui cohabitent : la famille, le gouvernement, le système scolaire, les institutions culturelles (les églises, les temples, les synagogues, etc.) et le monde du travail. On peut aussi s'intéresser aux multiples formes de loisirs, aux sports, aux modes de transport et aux habitudes gastronomiques. Chaque culture crée sa propre harmonie, une composition musicale unique. Chacune de ses activités culturelles représente une pièce du puzzle.

Mais comment le reconstituer ? Comment les pièces qui le composent sont-elles liées les unes aux autres ? Quelle est la structure de telle ou telle culture ? Existe-t-il une clé qui permette de comprendre son organisation ? Oui ! L'élément central qui permet de réunir les pièces en un tout cohérent est la vision du monde qui y prédomine.

Ainsi, si nous voulons réellement comprendre pourquoi une famille japonaise est si différente d'une famille canadienne — ou pourquoi Anthony a dû tant souffrir suite à sa rupture avec sa fiancée — nous devons nous arrêter aux visions du monde qui sous-tendent leurs cultures. Pourquoi la grand-mère est-elle si importante dans la culture japonaise ou orientale en général ? Pourquoi est-ce à elle que revient l'honneur de baigner le bébé ? Pourquoi les enfants doivent-ils partager leurs jouets conçus avec un si grand art ? Pourquoi les enfants sont-ils élevés pour être dociles, doux, soumis et dépendants ? Bien que chacune de ces questions ait plusieurs réponses, nous comprendrons mieux

la façon de vivre japonaise si nous nous familiarisons avec sa vision des choses.

Le Peuple Suprême

La culture traditionnelle japonaise s'est forgée sous l'influence de trois religions anciennes : le shintoïsme, le confucianisme et le bouddhisme. Il n'y a pas, au Japon, d'opposition entre ces trois religions ; elles convergent au contraire pour former la vision japonaise du monde :

« Les trois religions fondamentales du Japon insistent chacune sur la nécessité d'être loyal envers le groupe et soumis à ceux qui exercent une autorité. Pratiquer ces choses exige de l'individu de la maîtrise de soi et de l'abnégation. Il aura tendance à nier ses propres besoins et ses propres désirs et à se perdre lui-même dans l'intérêt collectif. C'est en demeurant un membre loyal du groupe qu'il acquerra le sentiment de sa propre valeur. C'est pourquoi aucun individu ne peut se passer du soutien et de l'approbation du groupe ». ²

Selon cette façon de voir, l'égoïsme détruit l'harmonie originelle qui existe entre l'homme et la nature, entre l'homme et son prochain, et entre l'homme et sa propre personne. La seule façon de retrouver l'harmonie est d'être loyal envers tous car une telle loyauté élimine toutes formes d'égoïsme. Mais qu'est-ce que le groupe ?

Le groupe est avant tout la famille. « Déshonorer sa famille est la pire des choses qu'une personne puisse faire ». ³ C'est un manque de loyauté et de reconnaissance

2. DeGraaff, Arnold H., Olthuis, Jean et Tuininga, Anne *Japan : A Way of Life* (Toronto : Joy in Learning Curriculum Development and Training Centre, 1980) p. 145.

3. *Ibid.* p. 64.

envers la personne qui a l'autorité dans la hiérarchie familiale. Et la loyauté et la gratitude doivent s'exercer envers les ancêtres eux aussi. Selon DeGraaff, Olthuis et Tuininga, la famille «se compose d'une lignée continue de descendants au cours des siècles. L'esprit de chaque ancêtre continue de vivre, et il fait toujours partie de la famille».⁴ Ainsi le culte rendu aux ancêtres, ou la piété filiale, est un élément clé de la façon de vivre japonaise.

La famille fondamentale, ou ultime, n'est cependant pas constituée par une seule lignée de descendants, mais par la nation tout entière. La tradition japonaise enseigne que les Japonais sont les descendants directs de la déesse du soleil *Amaterasu-Omi-Kami* et que cette origine les destine à être le peuple suprême, maître du monde. C'est pourquoi, en fin de compte, la loyauté doit s'exercer envers la nation.

Toutes ces choses font partie de la vision du monde japonaise. Bien sûr elles n'expliquent pas tout, mais elles éclairent les façons de vivre japonaise et orientale. La place des grands-parents dans la famille est solidement établie tant que l'on entretient la piété filiale traditionnelle. Et les enfants n'ont pas à conserver jalousement leurs propres jouets car on les élèvera pour les amener à connaître une vie sociale humble et soumise. On leur inculquera la douceur, l'obéissance, la docilité et la dépendance pour des raisons religieuses, l'égoïsme étant la racine de tout manque d'harmonie et la «famille nationale» devant dominer un jour le monde. Ce qui ne peut avoir lieu que si les gens sont loyaux.

La loyauté, ce sentiment religieux, était à la source des entreprises japonaises durant la deuxième guerre mondiale. Aucune autre nation engagée dans cette guerre ne pouvait attendre de ses troupes la loyauté et l'esprit de sacrifice qui caractérisaient les militaires japonais. Après la défaite humili-

4. *Ibid.* p. 62.

liante de 1945, le Japon a lié son honneur à la recherche de la supériorité économique face au monde occidental. L'industrialisation d'après-guerre a ainsi représenté une tentative religieuse de recouvrer l'orgueil national.

Cependant, cette industrialisation n'a pas pris la forme du capitalisme occidental. Etant donnée sa vision religieuse de la vie, le Japon peut compter sur un prolétariat loyal et fidèle. Son industrialisation ne s'inscrit pas dans une lutte de type individualiste qui oppose ouvriers et patrons : elle représente un effort national. Les ouvriers entretiennent avec leur compagnie des rapports de loyauté identiques à ceux qu'ils entretiennent habituellement avec leurs semblables. L'emploi que l'on a est pour la vie, et l'on ne vend pas ses compétences sur le marché du travail au plus offrant.

L'importance des valeurs fondamentales de loyauté et de reconnaissance permet aussi de comprendre le bouleversement d'Anthony, car les visions du monde du Japon et de Singapour ont des racines similaires. La rupture d'un engagement pris entre un homme et une femme ne constitue pas simplement un problème de relation personnelle : de nombreuses ramifications religieuses sont en jeu.

Nous nous arrêterons plus longuement sur la vision occidentale du monde dans un prochain chapitre ; c'est pourquoi nous serons brefs dans notre étude de la famille canadienne. Le contraste qui existe avec la famille japonaise est évident. Les valeurs qu'on inculque aux enfants canadiens, l'indépendance, l'assurance et le sentiment de son individualité, représentent presque l'opposé des valeurs japonaises de la dépendance, de l'obéissance et de la loyauté. Le bébé canadien n'a pas droit au sein maternel ou à une berceuse ; abandonné à lui-même, il tient seul son biberon ; on s'attend à ce qu'il s'endorme comme un adulte une fois la lumière éteinte. Et on laisse à l'enfant suffisamment de

liberté pour répliquer aux remarques de ses parents ou se battre pour conserver le gant de toilette.

Pourquoi élève-t-on les enfants canadiens de cette façon? L'une des raisons se trouve dans l'héritage judéo-chrétien qui met l'accent sur l'intérêt que Dieu nous porte en tant qu'individus. Les êtres humains ont une grande valeur et une grande importance à ses yeux. Mais il y a à cela d'autres raisons encore car l'individualisme occidental s'oppose aux notions bibliques de la société, du service et du corps du Christ. L'Occident met l'accent sur l'individu car il considère les personnes comme des êtres autonomes. La Renaissance mit en valeur l'autodidacte. L'esprit pionnier qui caractérise l'Amérique du Nord se complaît en l'homme qui réussit (en partant de rien), dans l'individu sûr de lui et conscient de ses capacités.

La vie contemporaine américaine exige des individus qu'ils aient ces qualités. Le monde des affaires, par exemple, n'est pas gouverné par le sentiment de loyauté des employés envers leur entreprise dans le but de promouvoir l'honneur national. Les Américains travaillent dans des entreprises souvent multinationales sans ressentir la moindre obligation nationale. Leur but dans le travail est de créer avant tout la sécurité économique et la prospérité matérielle pour eux-mêmes et pour leur famille nucléaire. Le salarié à qui on offre une rémunération plus importante acceptera ce nouvel emploi sans se soucier d'être loyal et reconnaissant envers son ancien patron.

Les membres d'une société de ce type doivent avoir une démarche assez agressive face à la vie; elle ne peut s'inspirer de la loyauté envers le groupe. Dans une société individualiste où la piété filiale est absente, les grands-parents vivent d'habitude séparés de leurs enfants. Et lorsque ceux-ci sont trop âgés pour faire face à la vie, on les «place» dans des institutions où ils seront entourés par des gens payés pour le

faire. N'étant plus productives du point de vue économique, les personnes âgées sont trop vieilles, pense-t-on, pour pouvoir conseiller utilement leurs enfants. Il n'est donc pas étonnant que Japonais et Canadiens entretiennent des relations si différentes avec leurs grands-parents.

Le contraste entre la façon de vivre du Japon et celle du Canada révèle deux visions du monde opposées. L'une plonge ses racines dans les croyances bouddhistes, shintoïstes et confucianistes du groupe, des ancêtres, de la déesse du soleil, de la loyauté et de la gratitude, alors que l'autre s'inspire d'un mélange de croyances chrétiennes et humanistes concernant l'individu, son autonomie et le progrès économique. Ces deux visions du monde et de la vie conduisent leurs adhérents à des façons de vivre radicalement différentes. Et même un acte aussi banal que le bain d'un bébé révèle des différences qui opposent ces deux conceptions du monde. Les Occidentaux considéreront peut-être que c'est une superstition bien étrange que de mettre des rondelles de citron dans l'eau du bain pour protéger une famille du mal, mais l'on pourrait se demander si l'aura scientifique faite d'hygiène médicale qui entoure le bain de nos bébés n'est pas tout autant d'inspiration religieuse, voire superstitieuse.

Le pluralisme des visions du monde

La façon de vivre des familles japonaises et canadiennes illustre la différence de vision du monde qui existe entre deux cultures séparées du point de vue géographique et politique. Mais les membres de ces deux sociétés n'acceptent pas tous la vision du monde qui prédomine dans la leur et qui leur est inculquée. Dans toute société on trouve des visions du monde minoritaires qui donnent naissance à des